Catastrophes, risques et représentations sociales: réflexions sur les puits de causalité

Jean-Marie Seca

▶ **To cite this version:**

Jean-Marie Seca. Catastrophes, risques et représentations sociales: réflexions sur les puits de causalité. Psihologia Socială, 2012, XXIX (1), 93-105: http://observatorsocial.ro/publicatii/revista-psihologia-sociala/arhiva-psihologia-sociala/revista-psihologia-sociala-nr-29-2012/. hal-03005652

HAL Id: hal-03005652
https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03005652

Submitted on 18 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Jean-Marie Seca[1]

Catastrophes, risques et représentations sociales : réflexions sur les „puits de causalité”

Résumé : Il s'agit, dans cet article, de confronter les apports de la sociologie des risques à l'étude des représentations sociales. La seconde approche, bien que se voulant pluridisciplinaire et multidimensionnelle, peine à intégrer la dimension de l'imaginaire et les facteurs contextuels ou historiques, parce qu'elle est régulièrement centrée sur l'objectif strictement méthodologique.Cette tendance au réductionnisme lui fait perdre la substance de ces phénomènes (risques, catastrophes, événements extraordinaires) qui sont symboliques, temporellement et localement référés, culturels et multiréférentiels. Après avoir décrit le sens et la définition des termes «catastrophe» et «risque», on se penchera sur les relations existantes entre l'impact social des phénomènes désastreux et les conceptions structuralistes du changement dans la théorie des représentations sociales. On constatera alors que cette dernière tendance théorique pourrait être enrichie par une conception réflexive et anthropologique des faits catastrophiques et de la prolifération des risques dans les sociétés contemporaines.

Mots-clés : réflexivité, postmodernité, risque, catastrophe, imaginaire, représentations sociales

Introduction

Pourquoi s'intéresser aux risques et aux catastrophes et à leurs relations avec la théorie des représentations sociales ? Tout d'abord parce que je suis persuadé que les théories évoluent grâce à leurs «objets d'études» et assez rarement de façon inverse. De plus, une théorie qui transforme et inclut une autre grille d'analyse, plus ancienne,est fréquemment formalisée et édictée à partir d'expériences biographiques et d'observations des conduites concrètes alternatives. Par exemple, le modèle de l'influence sociale minoritaire inclut et dépasse les grilles d'explication du conformisme et de la normalisation, du fait d'une prise en considération de l'histoire des sociétés et d'observations de terrain. La théorie des représentations sociales est, d'après son fondateur lui-même, le fruit de l'observation quotidienne des conversations, au début de son exil, sur les places d'Italie du Nord et de la prise de conscience infra-théorique de sa biographie. «Qui l'eût cru ? Le passé, dont j'avais toujours cherché à m'extirper comme d'un chagrin insupportable, n'a cessé d'œuvrer en secret dans ce qui est devenu mon œuvre» (Moscovici, 1997, p. 398.) Cetteposition épistémologique estheuristiquement applicable et généralisable aux sciences humaines.

1. Professeur de sociologie à l'Université de Lorraine, Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales (2L2S) ; e-mail : secajm@yahoo.fr

Ces dernières se doivent de rester modestes dans leurs théorisations «à moyenne portée» (Merton, 1998) et d'explorer des terrains de recherche en prise avec des questions sociétales et expérientielles majeures pour pouvoir ensuite édifier des schémas d'explication et de compréhension intersubjectivement débattus (Moscovici, 1989).

Une deuxième réponse à la question précédente fait intervenir un motif d'ordre théorique. Globalement, les systèmes représentationnels sont assez stables (Markova *et al.*, 1998). Et il est toujours intéressant d'étudier les conditions possibles de leur résurgence, de leur permanence et de leurs éventuels basculements. Or, depuis des millénaires, les catastrophes renforcent l'assise des idéologies dominantes (providentialisme, théodicées, libéralisme économique, technocratismes) tout en faisant un peu bouger et changer l'édifice des sociétéscar leur mémorisation s'agrège symboliquement à des strates culturelles antérieures. Elles se cristallisent peu à peu en structuresmnésiques superposées, tant archétypales que quotidiennes. Elles engendrent aussi un gel représentationnel du fait traumatique dans l'espace où elles se sont déroulées par des commémorations, des mémoires institutionnelles et officieuses (Clavandier, 2004). Nous nous proposons notamment de rappeler quelques principes des recherches sur lechangement des représentations sociales et de préciser à quelles conditions elles pourraient évoluer sous l'influence possible des catastrophes et des risques.Nous essayerons de voir dans quelle mesure les acquis des travaux en sociologie des risques et des approches anthropologiques de l'imaginaire sont intégrables dans la théorie des représentations sociales.

Nous décrirons d'abord et très succinctement la place et le sens des risques dans les sciences sociales et les sociétés. Nous nous pencherons ensuite sur les relations entre la théorie des représentations sociales et les catastrophes. Puis nous conclurons sur quelques «leçons» à tirer de cette confrontation entre deux champs de recherche. Notre argumentation s'appuiera sur la nécessité de prendre en considération les *conduites réflexives des acteurssociaux* et sur une *définition contextuelle des risques et des catastrophes qui contraignent les théoriciens des représentations sociales à définir ces phénomènes de rupture comme des «puits de causalités alternatives»*.

La place et le sens des risques

Pour appréhender les phénomènes sociologiques et multidimensionnels qui nous occupent, il faut d'abord rappeler l'étymologie de certains mots (risque, aléa, danger) qui les encadrent et les définissent. Le sens de ces processus sera ensuite saisi par quelques rappels socio-historiques. Le mot «risque» vient des langues romanes : ilserait initialement utilisé dans le cadre de la navigation maritime («*rischio*» en italien, dès le XIII^{e} siècle ; ou «*risco*», en espagnol, du latin «*resecare*» ou «*secare*» ; ou encore «*skâr*» en suédois, désignant un écueil, un rocher, Walter, 2008, p. 164). C'est au XVIII^{e} siècle, que le mot «risque» prend un sens moderne, en évoquant l'incertitude et l'éventualité d'une menace ou d'un gain (jeu et probabilités). Dans la langue anglaise, patrie de l'économie de marché et des assurances, on distingue le terme «*hazard*» de «*risk*». Le «*hazard*» équivaut aux vocables «aléa», «danger potentiel» («*Naturgefahren*» en allemand). Le mot «*risk*» renvoie plutôt à la probabilité qu'une des occurrences du «*hazard*» advienne : il y a plus de «*risk*» à traverser un océan en barque qu'avec un navire. La catastrophe ou «*disaster*» est l'actualisation de l'interaction entre «*risk*» et «vulnérabilité» d'une société (Walter, 2008, p. 16).

Toute pensée sur les catastrophes présuppose l'étude des interactions entre «environnements naturels» et «sociétés», plus ou moins caractérisées parniveau socio-économico-culturel de

«vulnérabilité» (Walter, 2008, p. 16). Pour Mary Douglas, le risque et ses corrélats, en termes de désastres,ne peuvent être définis, en tant qu'objets d'étude, à partir de la seule théorie des décisions rationnelles (économie politique classique, gestion probabiliste). Ils doivent donc être analysés en fonction du «monde réel» (sa diversité écosystémique) et des représentations culturelles et sociales (Douglas, 1985, pp. 29-40). L'homme n'est pas alors uniquement un scientifique calculateur d'aléas. Il utilise, en parallèle, divers modèles moraux, cognitifs et culturels. Ainsi, chaque acteur sélectionne certains risques et en ignorent d'autres, selon diversesgrilles d'analyse ou ce qu'on nomme en psychosociologie des «métasystèmes cognitifs et sociaux» (Doise, 1990 ; Moscovici, 1976). Par exemple, l'humanité ne s'est pas libérée d'une conception traditionnelle et superstitieuse du monde et du malheur,malgré la sophistication des sciences et des systèmes sociaux (Askevis-Leherpeux, 1988).

Le mot «catastrophe» est, quant à lui, étymologiquement associé à la notion de «révolution» et de «retournement». Il y aune dimension tragique intense, évoquant la mort de masse, dans cet événement qui lui confère une fonction restructurante, ou parfois réactionnaire, dans les sociétés passées et actuelles. La notion même de «révolution» pourrait lui être apparentée.

«"*Cata*", en grec, signifie "en dessous, au fond, en arrière". Le préfixe désigne "le mouvement qui descend, creuse et retourne". "*Katastrophé*" veut dire "renversement", la "*strophê*" renvoyant à l'action de tourner. Dans le cadre d'une conception cyclique du temps, la catastrophe est volontiers pensée comme un retour au point de départ. Dans le contexte d'une conception linéaire du temps, en revanche, qui est la conception moderne, la catastrophe est marquée à la fois par son irréductible singularité et par son irréversibilité. Elle donne l'apparence d'une incommensurabilité entre l'effet (énorme, littéralement) et la cause souvent indétectable, en tout cas imprévisible – d'où le défi qu'elle représente pour la pensée. La catastrophe est ce qui retourne, dans les trois valeurs du verbe. La catastrophe revient (la strophe y fait renvoi) ; la catastrophe bouleverse (les victimes en sont toutes retournées) ; la catastrophe met sens dessus dessous : la surface est enfouie, et le fond mis au jour.» (Godin, 2009, p. 2).

Le mot «catastrophe» a d'abord appartenu, en France notamment, au registre théâtral ou romanesque. Au XVI^{e} siècle (Rabelais, *Le Quart-Livre*, 1552), il désignait une fin triste et morbide dans un récit. Peu à peu, son sens a évolué, avec Montesquieu, puis Voltaire, pour désigner, au XVIII^{e} siècle, des épidémies (peste, choléra, syphilis) ou des grands cataclysmes (parfois mythiques, quelques fois historiques, comme le Déluge ou le Tremblement de terre de Lisbonne de 1755), renvoyant à la destruction en masse. Le dictionnaire *Littré* va définir ce mot en tant que «grand malheur, fin déplorable» (1873) et le *Larousse* (1876) en tant que «calamité». Il désigne ainsi divers événements hétéroclites (inondations, avalanches, changements géologiques). Il ne devient néanmoins synonyme de «catastrophe naturelle» qu'au XX^{e} siècle. Walter précise enfin que l'extension au domaine sanitaire en France est tardif : 1960, pour «catastrophe sanitaire» ou plus récemment, pour «médecine des catastrophes». Au début du XXI^{e} siècle, on finit par décrire une maladie,tel le sida, comme une «vraie catastrophe» pour l'Afrique (Lewis *et al.*, 2005). Au XIX^{e} siècle, les termes, à connotation soit religieuse, soit naturaliste, tels que «fléau» ou «calamité», «désastre» ou «sinistre», sont bien fréquemment et alternativement utilisés. Le XX^{e} siècle voit augmenter nettement l'usage du terme «risque» et «protection» (Walter, 2008, p. 16).

La naissance d'une pensée de la catastrophe provient, à partir du XVIII^{e} siècle, en Europe, d'un *épistémé* spécifique, fondée sur unecésure entre la nature (à maîtriser, contrôler, prévoir, juguler) et l'homme/société. On sait, depuis l'émergence d'une pensée écologiste critique, que cette conception de la nature,vue comme externe aux «civilisations occidentales», incluaient les minorités (femmes, enfants, peuples à coloniser) et des

espaces à conquérir (Moscovici, 1972, 1977, 1979, 2002).Par ailleurs, les sciences des catastrophes se constituaient progressivement, à partir du moment où les sociétés et les entreprises européennes augmentaient leur emprise sur le monde, lors de conquêtes coloniales, impérialistes, techniques, économiques et financières. L'émergence du système de production économique et politique libéral et des procédures de doléances de sinistrés cherchant, par exemple,à être dispensées d'impôt, en plus des dispositifs assurantiels, complètent ce tableau de l'émergence de la gestion et de la pensée sur les catastrophes (Quenet, 2010).

C'est dans un tel contexte historique, technologique et économique que les occasions de risques et les catastrophes elles-mêmes augmentent (surtout à partir du XVIII[e] siècle). La vulnérabilité est considérée comme au centre de la définition de la notion de catastrophe et de celle de risque, en anthropologie notamment, à partir de 1970-1980. C'est d'ailleurs parce que les principes explicatifs de la catastrophe sont sociaux que la vulnérabilité est constitutive de cette notion.Diverses monographies ont été réalisées pour illustrer ce type de définition (Hoffmann et Oliver-Smith, 2002). Ulrich Beck a très bien décrit ce processus de construction/formulation des risques, en étroite connexion avec les vulnérabilités des sociétés (Beck, 1986).La vulnérabilité et l'impact de certains désastres, lents ou rapides, résultent, aussi et surtout, des inégalités sociales, techno-économiques, processuelles, du degré de développement scientifique d'une société, des périodes historiques, de l'émergence d'une réflexivité sur le sens de la modernité, ou des modes de représentations d'un événement qualifié de «catastrophique». Au-delà, de l'étiologie causaliste et de la définition interactionnelle des catastrophes, ces événements irréversibles permettent de révéler leur caractéristiques d'événement structurant des mentalités,en étant alimentés par des phénomènes intemporels comme la peur ou le besoin de sécurité (Delumeau, 1978, 1989).

Remarquons cependant le caractère pluriel et multimémoriel de l'appréhension des catastrophes. Les sociétés anciennes comme modernes et postmodernes sont toutes confrontées à plusieurs formes d'appréhension (fatalistes, superstitieuses, protoscientifiques, rationnelles, anticipatrices, ritualiste, gestionnaires, techniciste, programmatiques) des risques, selon les circonstances et la nature de l'événement considéré.

«Les temporalités sont beaucoup plus imbriquées. Étudier la catastrophe à partir des catégories construites pour chaque société en son temps, déterminer la pluralité des discours et différencier les types d'acteurs, tels sont dès lors les prémisses de toute recherche. Aux multiples calamités, les sociétés ont surtout cherché à conférer du sens. L'explication scientifique, le recours au religieux, la sublimation esthétique, les différentes formes de fiction et de mise en scène graphique sont autant de moyens culturels pour gérer la catastrophe ou anticiper les risques» (Walter, 2008, p. 25).

On distinguetrois grandes périodes de définitions des formes et des enjeux culturels et sociétaux des catastrophes.*La première* renvoie aux sociétés anciennes et aux formes religieuses (Providence divine). Durant les XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, prédominent les mots «punition», «fléau» ou «calamité». Dieu est alors omniprésent, comme source, cause, bras vengeur ou informateur (présage, avertissement divin) à travers les événements désastreux qu'il retarde, provoque ou commandite indirectement (au Diable, aux esprits et aux démons). Les différences entre cultures catholiques et protestantes ou les buts d'instrumentalisation politique, l'émergence de connaissances rationnelles et scientifiques atténuent ce tableau providentialiste des discours sur les catastrophes. Il n'y a pas «unanimité» dans l'explication donnée à ces événements (exemple : les débats entre «*miracula*» et «*mirabilia*» durant le Concile de Trente). Cependant, les métaphores, par exemple, bibliquesde la catastrophe (Le Déluge) sont régulièrement mises au premier plan.

La deuxième période historique de définition du sens des catastrophes émerge à partir du fameux tremblement de terre de Lisbonne (1755). Cet événement majeur confronte des points de vue antagonistes (Leibniz, Voltaire, divers théologiens, philosophes ou naturalistes) et engendre une première formulation de la gestion curative et anticipatrice des risques. Comme le souligne Walter : «ce n'est plus Dieu qui punit, mais c'est l'hybris des interventions humaines dans le monde qui devient contre-productive lorsqu'elle met en péril des équilibres naturels» (Walter, 2008, p. 26). On observe alors la construction de savoirs parallèles (rationnels, préventifs, superstitieux, religieux), utilisés en fonction des acteurs sociaux et des circonstances. Un exemple : lors de l'épidémie de choléra de 1830, en Europe, on massacre des chats (par superstition) et on voit émerger des phénomènes de dévotion religieuse. Une sublimation esthétique des catastrophes apparaît (W. Turner, W. Ascroft), en même temps qu'une désacralisation des événements paroxystiques. Cette phase historique chaotique et hétéroclite est aussi caractérisée par le scientisme, l'influence du rationalisme des Lumières etl'apogée d'une première forme de la modernité (séparation société/nature). Dans cette deuxième phase, les scientifiques, les entrepreneurs, les gouvernements, les systèmes assurantiels et les citoyens pensent la nature comme indépendante et à maîtriser. L'avènement d'une économie de marché n'est pas sans relation avec cette vision de la nature comme externe aux sociétéset avec l'émergence des techniques comptables et probabilistes (Bernstein, 1996, pp. 99-196). Cette période se termine avec l'avènement de la Grande Guerre qui rend, de nouveau plausible, les annonces apocalyptiques.

La troisième période commence avec les deux grandes catastrophes majeures (Hiroshima et la Shoah) des années 1940 qui contraignent à imaginer de nouveaux univers mentaux, complètement étrangers à l'espérance positiviste ou utopique dans le progrès et les sciences. La deuxième guerre mondiale, les explosions atomiques et la Solution Finale achèvent aussi de détruire la légitimité de la conception providentialiste et conduisent même à l'idée que Dieu a déserté le monde, pour reprendre la protestation du héros de *La Nuit* (Élie Wiesel). Comme l'énonce Jean-Pierre Dupuy dans *Petite métaphysique des Tsunamis*, Auschwitz réalise une sorte de double satanique de la théodicée (Dupuy, 2005). Mais plus profondément encore, l'explication des origines de ce mal est impensable dans un cadre religieux traditionnel.On met ensuite en relation l'augmentation de la complexité des systèmes techniques locaux et mondiaux, d'une part, et la vulnérabilité et l'incertitude dans les sociétés, de l'autre. Ces thèmes de recherche apparaissent, à partir de 1970, aux États-Unis d'abord, avec la généralisation de l'usage du terme «risque». L'objet (ou le processus) qui provoque(nt) la peur n'est (sont) plus identifiable(s). Quand les dangers potentiels augmentent et se multiplient, nous entrons alors collectivement et mondialement dans des sociétés du risque et dans un monde fragmenté, hypersegmenté et désarticulé où la socialité est soit fusionnelle, soit rageuse, soit anomique (et souvent les trois à la fois : Seca, 2011). Se fait jour l'idée, durant les années 1980 (principe de précaution), qu'il faut agir, réglementer et réagir même si l'on n'a pas de certitude sur la nature et l'occurrence forte d'un danger. L'émergence de ces tendances est contemporaine de la peur de la fin du monde, associée au danger de guerre atomique, entre 1960 et 1980. Une fois la guerre froide achevée, les risques climatiques, les tsunamis, les attentats terroristes du 11 septembre 2001, les catastrophes industrielles, financières, monétaires, économiques et des systèmes artificiels ou technoscientifiques (après les années 1980 et récemment) conduisent les sociétés mondiales à vivre dans un monde de type encore plus apocalyptique ou, à l'inverse, tétanisé par l'oubli et l'insouciance (une arrogance ?) superficielle.

Pour conclure cette brève synthèse, on peut considérer la notion de risque sous deux acceptions : comme une donnée, d'une part, et comme une construction sociale, de l'autre (Walter, 2008, p. 235). S'il s'agit d'une donnée, on le classifie comme «aléa» : il existe indépendamment de notre perception. «L'aléa est un événement possible, avec une probabilité plus ou moins forte d'actualisation» (*ibid*.). Dans l'autre cas, le risque est envisagé après une phase d'objectivation sociale et d'évaluation. Il est l'objet de controverses et de discussions. En cela, il devient non seulement envisagé, probable et craint mais calculable par la manière dont certains groupes sociaux antagonistes vont se positionner face à sa possible venue (existe-t-il un risque nucléaire, en France et en Europe, de 2012 à 2060 ?). Cette vision-là du risque fait intervenir les représentations sociales, l'imaginaire, le positionnement politique d'acteurs minoritaires/majoritaires et les idéologies. Le risque résulte alors d'un rapport entre pratiques sociales ou économiques, d'une part, et représentations, de l'autre. Ou entre aléas et vulnérabilité sociale. La catastrophe convoque donc les mondes des représentations sociales (*RS*) et des minorités actives à son chevet. Voyons comment ces mondes sont positionnés théoriquement face aux crises et aux événements catastrophiques.

Représentations sociales et catastrophes

Reprenons maintenant le problème par le versant de la théorie des représentations sociales. Michel-Louis Rouquette, à qui il faut rendre hommage dans cet article, a été l'un des premiers à analyser l'importance des événements extraordinaires sur les transformations ou la permanence des représentations sociales. Pour mieux appréhender les effets de contexte et les bouleversements des représentations, il avait notamment porté beaucoup d'attention à l'étude de la dimension historique et temporelle (Rouquette, 1997, 2003). Comme d'autres théoriciens structuralistes,il tenait beaucoup à la description expérimentale du «noyau ou système central» pour pouvoir ferrer méthodologiquement l'existence effective d'une représentation sociale. Cependant, en bon anthropologue des représentations, il avait aussi précisé quelles étaient les conditions minimales de permanence/changement des *RS*. Les événements crisiques et catastrophiques y avaient une bonne place.

Le changement d'une RS aurait lieu lorsque sa structure est modifiée. Pour cela, il faudrait qu'une ou deux cognitions importantes du système *central* (si celui-ci existe et agit dans la tête des acteurs sociaux) d'une représentation *deviennent périphériques ou inversement*. Il est certes possible qu'une partie des contenus du *système périphérique d'une RS*, soit suractivée à la suite de circonstances extraordinaires, d'effets d'influence ou d'idéologie. Mais cet événement émotionnel temporaire restera marginal (y compris après ou pendant un désastre) et il ne conduira pas à un changement de cette même représentation. *Pour les analystes de la structure d'une RS, ce sont surtout les facteurs externes, environnementaux, et les pratiques sociales qui favoriseraient un changement représentationnel*. Les pratiques sociales incriminées pour faire changer les *RS* doivent être suffisamment *récurrentes* dans un contexte social donné. Elles sont nécessairement *valorisantes* soit *matériellement* soit *symboliquement*. De plus, ces conduites sociales alternatives sont possiblement sources d'engagements *spécifiques*, *limités*, *localisables* sans convoquer ou faire intervenir des doctrines dogmatiques, qui rendraient les acteurs aveugles face aux événements et aux conversations avec d'autres groupes sociaux (Rouquette et Rateau, 1998, p. 115 ; Guimelli, 1999). Les transformations d'une *RS* impliquent l'existence ou non de pratiques uniques ou récurrentes et une analyse de la

réversibilité de leur situation par les acteurs. Plus une conduite est fréquente et réversible et plus elle va peser sur le changement d'une *RS*. À l'inverse, l'existence d'actes techniques, efficaces, impliquant des procédures contraignantes, des verrous techno-organisationnels et donc un système de codes relativement rigides conditionnent la permanence d'un système représentationnel. Dans les organisations et les entreprises, on retrouve des tels verrous techniques et codifiés (Seca, 2012). Enfin, les *RS* peuvent changer sous l'effet de *calculs*, ou d'analyses évaluatives et cognitives, préalables à l'action (Rouquette, 2000, p. 139). Ces évaluations seraient comme des délibérations à la suite de conflits cognitifs entre plusieurs versions possibles du réel (Doise et Moscovici, 1992).

On repère aussi diverses configurations pouvant mener au basculement ou à la «fixation» des systèmes représentationnels. On en observerait trois : *résistantes*, *progressives*ou *brutales*. Si on a à faire à une configuration *résistante* face au changement, les informations nouvelles entrent périphériquement dans le mode de pensée des sujets. Elles sont rationnalisées, incorporés en périphérie, harmonisées en étant rendues cohérentes par rapport aux normes du noyau central. Leur répétition et leur présence permanente en marge du système représentationnel ne peuvent conduire qu'à des changements partiels ou atténués. Nous avons appelé cette configuration «inversion» (Seca, 2010). Quand le processus est *progressif*, les informations nouvelles ne créent pas de conflit avec le contenu du système central d'une RS. Il y a ce que Jodelet qualifie de familiarisation de l'étrange (Jodelet, 1989). L'inédit modifie le système central sans le déséquilibrer (un exemple parlant est le tri des ordures ménagères). Quand le schéma de changement est *brutal*, il concerne des facteurs et processus se rapportant au contenu de notre actuel article : catastrophe majeure, découverte scientifique indiscutable, crises diverses. Les catastrophes et les crises sont alors des *puits de causalités* (et donc de représentations). Elles donnent lieu à un conflit entre la contrainte situationnelle, un futur à théoriser dans l'urgence et l'emprise initiale d'une représentation ou d'une idéologie. Les effets peuvent conduire au *statu quo* ou à des remises en cause fondamentale.

Deux topiques du (non)changement sont envisagées par les structuralistes : les *canevas étranges* et les *canevas de la négation* (Flament, 1994, 1989). Le premier cas de figure est fondé sur une possibilité de dialogue et de modération : il se déroule un mécanisme d'*assimilation de l'exception*, impliquant le *rappel de ce qui est normal*, la *nomination explicite de l'alternative* aux prescriptions du système central, l'advenue *d'une dissonance cognitive* (entre l'avant et l'après événement). Puis, l'émergence d'une activité de *rationalisation* réduisant la contradiction entre l'événement (ou l'idée) discordant(e) et le système représentationnel. Dans le *canevas* dit «*de négation*», plus approprié aux sujets passionnés, polarisés par rapport à un objet suscitant la controverse et conflictuellement engagés (Pecly-Wolter et Rouquette, 2010), l'exception par rapport aux normes du système central de représentation est rejetée.Le système représentationnel est entièrement maintenu intact et stable ou bien il implique un basculement d'un état structuré à un état stéréotypé et passionnel de nexus (Ernst-Vintila, 2009). L'irréversibilité du contexte joue alors un rôle clé. Mais il est modulable en fonction de facteurs historiques, sociopolitiques (emprise des pouvoirs en place) ou émotionnels. Quand une catastrophe est irréversible, la première attitude (sidération) conduit à la négation. Et cela explique l'interférence des formes fatalistes, providentialistes aveccertains discours post-traumatiques tenus. Mais elle peut impliquer une extrême versatilité des sentiments des sinistrés.

L'émergence de la période contemporaine, dite d' «idéologie des risques», n'est pas seulement la conséquence d'une absurditédes grandes catastrophes de la Seconde Guerre Mondiale ou de la prolifération de la menace atomique (Anders, 2006). Il y a aussi eu,

		Élément mis en cause	
		Central	**Périphérique**
Situation perçue	*Réversible*	Canevas étranges	Canevas étranges
	Irréversible	Canevas de la négation	Canevas de la négation

D'après Rouquette et Rateau, 1998, p. 124.

parallèlement, une inexorable augmentation de la sensibilité aux risques quels qu'ils soient, avec le sentiment partagé qu'il est possible de rendre réversible toute catastrophe potentielle et donc de réduire les vulnérabilités. Le monde d'aujourd'hui est donc paradoxal : on pense communément pouvoir réduire les risques, tout en sentant qu'ils sont probablement inéluctables : «l'énergie nucléaire est une absurdité absolue et un risque inacceptable ; on va tenter de la contrôler mieux et elle est bien utile, donc je ne fais rien contre» ou bien «les normes antisismiques seraient bien indiquées dans cette zone géographique mais ça coûte trop cher, donc oublions-les. On verra bien dans dix ou vingt ans». Il est impossible alors de décrire et de formaliser ce type de dilemme (des canevas à la fois étrange et de négation ?). Là aussi Rouquette avait proposé une formalisation des problèmes mal définis et de leurs liens avec les rumeurs, théorie qui peut permettre de saisir les modalités de fonctionnement de cette pensée sociale paradoxale :

«Un problème est considéré comme mal défini lorsqu'on peut appliquerà toute proposition de solution une pluralité indéterminée de critères évaluatifs, à l'exclusion du critère binaire vrai/faux. On dira ainsi, par exemple, que la solution proposée est plus ou moins réaliste, satisfaisante, astucieuse, séduisante, avantageuse, économique, innovante, etc. Mais il ne saurait être question de démonstration de nécessité au sens logique du terme» (Rouquette, 2006, p. 47).

On perçoit bien, dans le cas de la théorie des problèmes mal définis, qu'elle s'applique particulièrement bien à la description des enjeux des catastrophes et leur efflorescence imaginaire chaotique, régressive/progressive et insaisissable. Ce que ce spécialiste ne manque pas de faire dans la suite de son article (Rouquette, 2006, pp. 49-50). Il faut d'ailleurs remarquer que Rouquette avait eu la finesse de poser d'abord les problèmes en termes logiques ou mathématiques, avant de tenter d'expérimenter ou d'affirmer des objectifs d'enquête. Ce qui lui permettait d'ailleurs de choisir dans une pluralité de perspectives d'analyse.

Complémentairement, trois facteurs expliquent socio-historiquement l'émergence de cette vision nouvelle, très travaillée par l'éthique et le moralisme existentialiste (dilemmes) après 1945 (Walter, 2008, pp. 236-237) :

a. Généralisation d'une illusion/capacité/volonté et d'une idéologie collectives et individuelles à modeler ses propres conditions d'existence (du moins dans les pays industriels : *cf.* Jonas, 1998) ;
b. Intensification d'une vision plus opaque de l'avenir, accompagnée d'un affaiblissement objectif des individus à se percevoir comme experts face à la complexité et faces aux experts technocrates et scientifiques (Bernstein, 1996) ;
c. Augmentation de l'exigence des consommateurs à améliorer leurs conditions économiques et matérielles de vie et frustrations croissantes face aux multiplications des menaces de tout type.

Beck ajoute à ces éléments, cinq thèses décrivant «l'architecture sociale et la dynamique politique de potentiels de menaces qui nous menacent nous-mêmes» (Beck, 41-45) :

1. Une distinction entre risques et richesses, tous deux générés socialement, scientifiquement, techniquement, mentalement par les sociétés très développées.
2. Les effets *boomerang* des risques : multiplication des menaces pour ceux-là mêmes (riches ou pauvres, savants ou hommes de la rue) qui les produisent et internationalisation/inégalités des vulnérabilités et potentiels de catastrophe.
3. Les risques reproduisent des besoins, sans fin, de gestion des risques et donc de nouvelles vulnérabilités dans des contextes de complexité et d'hypersegmentation technique et sociales des sociétés mondiales.
4. La centralité des risques conditionnent l'orientation de toutes les forces productives et de toutes les connaissances scientifiques (des sciences du vivant et de la matière comme des sciences humaines) vers une théorisation et une diffusion de la connaissance et d'une science des risques.
5. Il n'y a aucun domaine productif, technique, gestionnaire, économique et entrepreneurial qui échappe à l'intervention politique (prévention, réorganisation des pouvoirs, gestion, anticipation) et de l'opinion publique. «La société du risque est une société de la catastrophe. L'état d'exception menace d'y devenir un état normal» (Beck, 1986, p. 45).

De plus, les catastrophes sont des expérimentations, souvent non désirées ni voulues : elles engendrent un grand stress collectif et elles impliquent une confrontation cognitive et sociale, divergente entre les points de vue des acteurs d'une société. Elles font advenir ce qui, d'ordinaire, n'arrive jamais ou rarement, c'est-à-dire que les sociétés se mettent à marcher sur plusieurs de leurs têtes. Ces «têtes qui se mettent marcher», de façon inattendue, et qui sont nombreuses, chaotiques, prophétiques parfois, dans leur gestion du futur et leur interprétations du passé, passaient souvent inaperçues dans la vie d'avant. Ces «têtes parlantes et marchantes» (penseurs, minorités, activistes, politiciens émergents), non encore aperçues avant et émergeant lors de catastrophes ou après ces événements, réactivent ainsi des questions inédites sur l'avenir des sociétés et les solutions à trouver à de futurs risques. Il se déroule alors comme une sorte de révélation par la catastrophe. On voisine avec les discours millénaristes, messianiques, charismatiques tout autant que l'on s'abreuve de technocratisme éclairé.

«L'apocalypse n'a pas d'abord le sens de catastrophe, mais celui de révélation sacrée sur la fin de toutes choses. Le verbe "*apokaluptein*" en grec est la traduction du verbe hébraïque "*galosh*", qui signifie "révéler", et plus précisément, "révéler des secrets et des mystères". Les terribles menaces qui aujourd'hui pèsent sur le monde ont suscité un retour en force des croyances apocalyptiques : la majorité des Américains croient à la bataille finale d'Armageddon, quant au monde arabo-musulman, il est massivement pris par l'imaginaire apocalyptique» (Godin, 2009).

Les crises et les catastrophes finissent donc par faire marcher les sociétés sur leurs têtes (leurs représentations alternatives, leurs idéologies préexistantes, les nexus soudainement revitalisés, leurs interprétations multiples des événements qui, toutes, deviennent plausibles en même temps). Ce phénomène de construction paradoxale des socialités, issue des contextes, de représentations et d'imaginaires, est l'un des plus fascinants des sciences sociales. On le qualifie dans certaines recherches de «phénomène de rationalisation» (Joulé et Beauvois, 1998 ; Festinger *et al.*, 1993). Mais le terme «rationalisation» ne suffit pas pour comprendre cette prolifération symbolique alternative dont le sens progressiste ou

conservateur est variable. Ce processus, parfois régressif, se déroule toujours dans des situations de très forte dissonance cognitive. En ayant lieu, il fait émerger des logiques qui finissent par transformer des désastres en fait prévus ou attendus, en fonction des cultures de chaque ensemble social ou territoire. Par exemple, selon Bénédicte Brac de la Perrière, le cyclone Nargis, de mai 2008, en Birmanie, a été l'objet d'une interprétation, par les populations, en termes de «colère des forces naturelles face à la corruption des moines et de la société moderne». Certains invoquaient la sanction d'un mauvais *karma* du régime militaire de l'époque. D'autres les mauvais comportements des pêcheurs du delta qui «tuaient des poissons» (Brac de la Perrière, 2010, pp. 66-79). Les catastrophes créent donc, chez les sinistrés, de la sidération et l'incapacité à les décrire ou à les penser. Mais après la phase de choc, elles deviennent l'objet de discours et d'explicitations. On cherche les causes, on fouille dans différents systèmes de pensée sociale comment les interpréter ou leur donner un sens. On procède par oubli et commémoration. Ces événements désastreux deviennent donc ce que Nicolas Journet désigne comme des «puits de causalité» (Journet, 2010, p. 7). Nous soutenons que ces causalités sont évaluées et analysées en fonction des systèmes de représentations vite «décongelés» ou des formes de la pensée sociale antérieure parfois «dormantes» ou «muettes». Il peut même arriver qu'une créativité sociale et politique émerge lors d'explications mixtes (entre religion, mysticisme, techno-scientifiques). On comprendra que la position de réflexivité des chercheurs et leur écoute de la réflexivité des acteurs eux-mêmes est bien plus fertile pour tenter de comprendre et articuler ces niveaux entrecroisés et pluriels de causalités attribuées, mémorisées et symbolisées. La sociologie de l'imaginaire permet aussi d'encore mieux explorer les formes et les évolutions des événements catastrophiques ou extraordinaires et leurs impacts passés et actuels sur les sociétés contemporaines (Gros *et al.*, 2006 ; Renard, 2011).

Conclusion : leçons à en tirer pour une évolution de l'étude des représentations ?

En fait, j'ai réalisé cet article car je suis et j'ai toujours été «à cheval», depuis le début de mes activités de recherche, entre deux disciplines : la sociologie et la psychologie sociale. J'avoue que je me suis senti mal à l'aise face à l'appréhension de l'objet d'étude que je viens rapidement d'aborder. La sociologie, l'histoire et l'anthropologie ont plusieurs longueurs d'avance concernant la pertinence et la richesse de l'observation des risques et des catastrophes. Elles développent leurs savoirs à partir d'une position réflexive et pluridimensionnelle, sans prendre d'énormes précautions méthodologiques mais leur moisson est fertile. La psychologie sociale aborde les risques par un versant mécaniste (et hypothético-déductif), pensant les saisir par la seule visée méthodologique alors que ces objets sont en renouvellement permanent et en évolution constante. La psychologie environnementale est, quant à elle, axée sur une étude de l'espace (Fischer, 1997 ; Moser et Weiss, 2003) ou bien de la santé (sida, addictions, déviance, échecs et prises de risques, conditions de travail). Le fait même que la méthode expérimentale ne puisse traiter que peu de facteurs en même temps, au nom d'une exigence de contrôle, affaiblit l'objectif affiché de scientificité pourtant toujours mis en avant dans cette discipline. Loin de moi l'idée de rejeter les acquis de ces recherches en psychologie sociale appliquée ! Je veux juste faire comprendre qu'avec les urgences contemporaines sur ces phénomènes, nous avons dépassé le stade la construction d'une science prudente au profit d'une science gourmande et généreuse. Il faut donc ne pas hésiter à aller fouiller dans plusieurs directions et avec l'audace du renard.

Disasters, risks and social representations

Abstract : This article is confronting the contributions of the sociology of the risks with the study of the social representations. The second theory, even if it wants to be multidisciplinary and multidimensional, has difficulty in integrating the field-research of the collective imagination and of the contextual or historic factors, because it is regularly centered on the strictly methodological objective. This kind of reductionism makes it lose the substance of these phenomena (risks, disasters, extraordinary events) which are symbolic, temporarily-locally referred, cultural and with plural aspects. After having described the sense and the definition of the terms „disaster" and „risk", we shall analyze the existing relations between the social impact of the disastrous phenomena and the structuralist approach of the change in the social representations theory. We shall notice that the latter theoretical trend could be enriched by a reflexive and anthropological conception of the catastrophic facts and of the proliferation of the risks in the contemporary societies.

Key-words : reflexivity, post modernity, risk, disaster, collective imagination, social representations

Catastrofe, riscuri şi reprezentări sociale

Rezumat : Prezentul articol compară contribuţiile sociologiei riscurilor cu studiul reprezentărilor sociale. Cea de-a doua teorie, în ciuda faptului că se doreşte a fi multidisciplinară şi multidimensională, are dificultăţi în a integra aria de cercetare a imaginarului colectiv cu factorii contextuali sau istorici, deoarece de regulă este focalizată pe obiective strict metodologice. Acest tip de reducţionism determină pierderea substanţei acestor fenomene (riscuri, dezastre, evenimente extraordinare), cu referinţe simbolice, temporo-spaţiale şi culturale. După o descriere a sensului şi definiţiei termenilor de *dezastru* şi *risc* vom analiza relaţiile existente între impactul social al dezastrelor şi abordarea structuralistă a schimbării în teoria reprezentărilor sociale. Vom sublinia faptul că această abordare ar putea fi îmbogăţită de o perspectivă reflexivă şi antopologică asupra evenimentelor dezastruoase şi asupra proliferării riscurilor în societăţile contemporane.

Cuvinte-cheie : reflexivitate, postmodernism, risc, dezastru, imaginar colectiv, reprezentări sociale

Références

Anders, Günther (2006). *La Menace nucléaire. Considérations sur l'âge atomique*. Paris : Le Serpent à plumes (1re éd. en langue allemande : 1981).

Askevis-Leherpeux, F. (1988). *La Superstition*. Paris : PUF.

Beck, U. (2002). *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris : Flammarion (1re éd. en langue allemande : 1986).

Bernstein, P.L. (1996). *Against the Gods. The remarkable Story of Risk*. New York : John Wiley & Sons.

Brac de la Perrière, B. (2010). Le scrutin de Nargis. Le cyclone de 2008 en Birmanie. *Terrain*, 54 (mars), 66-79.

Clavandier, G. (2004). *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*. Paris : CNRS Éditions.

Delumeau, J. (1978). *La Peur en Occident – XIVe-XVIIIe siècle – : une cité assiégée*. Paris : Fayard.

Delumeau, J. (1989). *Rassurer et protéger : le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*. Paris : Fayard.

Doise, W. (1990). Les Représentations Sociales. In R. Ghiglione *et al*. *Traité de psychologie cognitive*, (3). Paris : Dunod, 111-174.

Douglas, M. (1985). *Risk Acceptability According to Social Sciences*. Londres : Routledge et Kegan.
Dupuy, J.-P. (2005). *Petite métaphysique des tsunamis*. Paris : Le Seuil.
Ernst-Vintila, A. (2009). Le rôle de l'implication personnelle dans l'expression de la pensée sociale sur les risques. In M.-L. Rouquette (éd.). *La Pensée sociale. Perspectives fondamentales et recherches appliquées*. Toulouse : Érès, 159-187.
Festinger, L. *et al.* (1993). *L'Échec d'une prophétie : psychologie sociale d'un groupe de fidèles qui prédisaient la fin du monde*. Paris : PUF (1re éd. en langue anglaise : 1955).
Fischer, G.-N. (1997). *Psychologie de l'environnement social*. Paris : Dunod.
Flament, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (éd.). *Les Représentations sociales…*, 204-219.
Flament, C. (1994). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J.-C. Abric (éd.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF, 37-57.
Godin, C. (2009). Ouvertures à un concept : la catastrophe. *Le Portique*, 22, mis en ligne le 10 novembre 2010. URL : http : //leportique.revues.org/index1993.html.
Gros, P. *et al.* (2006). *Sociologie de l'imaginaire*. Paris : Armand Colin.
Guimelli, C. (1999). *La Pensée sociale*. Paris : PUF.
Hoffmann, S., Oliver-Smith, A. (éd.) (2002). *Catastrophe and Culture : The Anthropologie of Disaster*. Santa Fé : School of American Research Press.
Jodelet, D. (éd.) (1989). *Les Représentationssociales*. Paris : PUF.
Jonas, H. (1998). *Pour une éthique du futur*. Paris : Payot (1re éd. en langue allemande : 1993).
Joulé, R.-V., Beauvois, J.-L. (1998). *La Soumission librement consentie. Comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire*. Paris : PUF.
Journet, N. (2010). Catastrophes et ordre du monde. *Terrain*, 54, 4-9.
Lewis, S. *et al.* (2005). La vraie catastrophe, celle du sida ! *Outre-Terre*, II, 11, 583-589.
Markova, I. *et al.* (1998). Social representations of the individual : a post-Communist perspective. *European Journal of Social Psychology*, 28, 5 (septembre-octobre), 797-829.
Merton, R.K. (1998). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris : Armand Colin (1re éd. en langue anglaise : 1949).
Moscovici, S. (1972). *La Société contre nature*. Paris : UGE.
Moscovici, S. (1976). *La Psychanalyse, son image, son public* (nouv. éd. augmentée). Paris : PUF (1re éd. : 1961).
Moscovici, S. (1977). *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. Paris : Flammarion.
Moscovici, S. (1979). *Hommes domestiques, hommes sauvages*. Paris : Christian Bourgois.
Moscovici, S. (1989). Preconditions for explanation in social psychology. *European Journal of Social Psychology*, 19, 5 (septembre-octobre), 407-430.
Moscovici, S. (1997). *Chronique des années égarées. Récit autobiographie*. Paris : Stock.
Moscovici, S. (2002), *Réenchanter la nature. Entretiens avec Pascal Dibie*. Paris : Éditions de l'Aube.
Moscovici, S., Doise, W. (1992). *Dissensions et consensus. Une théorie générale des décisions collectives*. Paris : PUF.
Moser, G., Weiss, K. (2003). *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Paris : Armand Colin.
Quenet, G. (2010). Fléaux de Dieu ou catastrophes naturelles ? Les tremblements de terre en France à l'époque moderne. *Terrain*, 54 (mars), 10-25.
Pecly Wolter, R., Rouquette, M.-L. (2010). Situations de crise et modes de raisonnement : effets de l'intensité du positionnement sur le choix d'un canevas de raisonnement. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 87, 479-489.
Renard, J.-B. (2011). *Le Merveilleux. Sociologie de l'extraordinaire*, Paris : CNRS éditions.
Rouquette, M.-L. (1997). *La Chasse á l'immigré : Violence, mémoire et représentations*. Sprimont : Mardaga.
Rouquette, M.-L. (2000). Représentations et pratiques sociales. In C. Garnier, M.-L. Rouquette (éd.). *Représentations sociales et éduction*. Montréal, éditions nouvelles, 133-142.

Rouquette, M.-L. (2003). La matière historique. In S. Moscovici et F. Buschini (éd). *Les méthodes des sciences humaines*. Paris : PUF, 427-443.

Rouquette, M.-L. (2006). Théorie des rumeurs et théorie des problèmes. *Diogène*, 213, 46-53.

Rouquette, M.-L., Rateau P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble : PUG.

Seca, J.-M. (2010). *Les Représentations sociales*. Paris : Armand Colin.

Seca, J.-M. (2011). Colère et enragement : la scène publique et le processus. *Sociétés*, 114/4 (octobre-décembre), 195-106.

Seca, J.-M. (2012). Pensée sociale et organisation. In P. Hermel, P. Corbel (éd.), *Le Management des évolutions technologiques, organisationnelles et stratégiques*. Paris : L'Harmattan.

Walter, F. (2008). *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVI^e^-XXI^e^ siècle*. Paris : Seuil.